

Sous la surface du travail
social

Marie-Anne Muyschondt



Sous la surface du travail social

Au coeur des courants invisibles

Marie-Anne MUYSHONDT

Collection : *L'Agir Méthodologique* – C.D.G.A.I. Mars 2025

Conception et coordination des publications : Marie-Anne Muyshondt

Design et mise en page : Alain Muyshondt

Éditeur responsable : C.D.G.A.I. asbl, Parc Scientifique du Sart Tilman, Rue Bois St-Jean, n°9, 4102 Seraing, Belgique

ISBN : 978-2-39024-146-1

Le Centre de Dynamique des Groupes et d'Analyse Institutionnelle (C.D.G.A.I.)

Le C.D.G.A.I. est une A.S.B.L. pluraliste d'Éducation permanente reconnue et subsidiée par la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Région wallonne. Il a été créé en 1972, au sein du Service de Psychologie Sociale de l'Université de Liège afin de promouvoir l'action, la formation et la pédagogie par le groupe ainsi que l'analyse scientifique des processus et des techniques d'animation de groupes.

En instituant un éventail de formations accessibles à tout·e adulte intéressé·e, son fondateur, Pierre De Visscher, entendait intégrer une approche originale, de niveau universitaire, à la vie sociale.

La dénomination choisie insiste sur trois dimensions :

- *Centre* : lieu de rassemblement et d'échange, pôle d'attraction.
- *Dynamique des groupes* : discipline scientifique et mode d'activités privilégiant l'action du groupe restreint, conçu comme une totalité dynamique, un champ de forces au sein duquel se produisent des phénomènes différents des processus psychologiques individuels.
- *Analyse institutionnelle* : souci d'appliquer l'analyse psychosociale aux processus institutionnels traversant les formations sociales : groupes et mouvements sociaux, collectivités, organisations.

Outre un *programme d'activités de formation* ayant lieu dans ses locaux dont une formation longue à l'animation de groupes, le C.D.G.A.I. *répond à des demandes* d'associations et d'organisations publiques et privées afin d'y effectuer interventions, animations, formations et accompagnements, dans et par l'action sur les groupes restreints. Il publie aussi des *livrets pédagogiques* liant « Groupe et Société ». Enfin, son *Centre de documentation* met à disposition du public livres, revues et outils pédagogiques.

La convergence entre la démarche véhiculée par l'Éducation permanente et celle du C.D.G.A.I. est manifeste : contribuer à la formation du citoyen et de la citoyenne critique, actif·ve et responsable en vue de forger une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire.

A cette fin de changement social, dans les champs d'action développés, proposer des savoirs, ouvrir à la poursuite de la réflexion (principe de non-clôture), s'abstenir de dire à autrui ce qu'il doit penser, être ou faire (principe de non-substitution) sont, parmi d'autres, autant de ferments qui portent l'association.

Les publications pédagogiques

Dans cette perspective de science-action psycho-sociale, le C.D.G.A.I. invite des acteurs et actrices de terrain à prendre la plume et à exposer, transmettre et partager leurs expériences, perceptions et connaissances des réalités sociales qui sont les leurs ouvrant ainsi des pistes de réflexions à leurs propos.

Au public lecteur, les livrets pédagogiques ainsi conçus, dévoilent des pans de réalités sociales obscurs jusque-là, ou en élargissent la perception ou encore l'affinent en vue de stimuler et mobiliser la curiosité, la réflexion, l'esprit critique et l'action.

Chacune de nos quatre collections – *Travail en action*, *Culture en mouvement*, *Mobilisations sociales*, *L'Agir méthodologique* – en présentant des échanges de regards et de savoirs, a pour finalité de contribuer à poser les jalons d'une société plus humaine et plus reliante que celle qui domine actuellement.

La collection *Travail en action*

Champ hautement investi aussi bien au niveau sociétal qu'institutionnel, organisationnel, groupal et individuel, le travail, ou notre absence de travail, s'impose dans l'environnement comme une manière de nous définir, de structurer nos vies, notre temps, nos espaces.

Il peut être source d'emprisonnement mental et physique ou terrain propice à l'épanouissement et à l'émancipation.

Ces publications proposent une analyse critique du travail notamment sous le prisme de la souffrance qui peut en résulter. Tout en dénonçant des mécanismes structurels qui produisent cet état, elles convoquent également des grilles de lecture reposant sur l'expérience vécue ou perçue et enrichie de leurs connaissances, par des acteurs et actrices des secteurs sociaux, de la santé et de l'économie sociale, dans l'intention d'initier ou de renforcer des issues et des pistes possibles.

La collection *Culture en mouvement*

Coiffant ce monde inégalitaire et modélisé par des standards de production et de consommation de masse, émergent des initiatives individuelles, groupales ou collectives comme en témoignent les livrets de cette collection.

Identité et récit, narration, rencontres multiculturelles, problématique de la création culturelle, atelier d'écriture, identité en création, dimension politique de la musique, sentiment d'appartenance, slam, radios associatives, partenariats, graffiti et *Street Art*, Arts urbains, langues maternelles... sont autant

de thèmes portés par des intervenants où affleurent souvent, en filigrane du texte, l'implication, l'investissement voire la passion qui les habitent.

Ces thèmes se révèlent comme étant autant d'exceptions qui bousculent et tentent de faire basculer les offres dictées par les lois du marché.

La collection *Mobilisations sociales*

Débusquer manipulations, assujettissements, aliénations, discriminations, déterminations, pressions sociales possibles : tel est notamment le propos des thèmes abordés par cette collection ; s'y côtoient des illustrations éclairantes de modes de fonctionnement qui semblent tellement évidents, aller de soi, que leur portée, leur effet, leur impact en deviennent invisibles à nos yeux.

Les regards avisés et critiques posés par les auteur·e·s que ce soit relativement à l'emprise, l'engagement, le genre, le complot, la propagande, l'exclusion... cherchent à déconstruire des schémas que nous avons tendance à véhiculer, bien malgré nous. Ils nous ouvrent à plus de clairvoyance, de lucidité, affûtent nos capacités de perception et d'analyse critique et revigorent notre élan dans l'action.

La collection *L'Agir Méthodologique*

Les publications de cette collection abordent prioritairement les pratiques professionnelles d'animateur·rice·s et de formateur·rice·s de l'Éducation permanente.

En exposant leur approche et en précisant leurs avantages et leurs limites, les auteur·e·s nous livrent là soit leur propre recherche exploratoire et créative et l'outil qui en jaillit, soit la synthèse de méthodes héritées dont ils usent, soit la découverte ou la redécouverte de principes et méthodes d'action innovantes sur lesquelles se fondent les mouvements alternatifs actuels.

Ce panel élargit notre connaissance et notre compréhension critique des pratiques ; il nous incite et nous convie à aller de l'avant !

Table des matières

1. Ouverture	9
2. Résonances : la vulnérabilité comme espace de rencontre	13
3. Entrelacements : penser et agir dans la complexité	19
4. Présences : corps, sensibilité et relation	25
5. Mouvements : entre déterminismes et horizons d'émancipation	31
6. Respirations : habiter la temporalité autrement	41
7. Conclusion : une "reliance"	47
8. Bibliographie commentée	53

1. Ouverture

Il existe des courants invisibles qui circulent sous la surface de nos interventions. Comme l'eau qui façonne patiemment le paysage, ces courants sculptent nos pratiques, nos questionnements et notre rapport à l'autre.

Ces dynamiques souterraines ne se laissent pas facilement saisir. Elles échappent aux méthodologies formalisées et aux cadres institutionnels. On ne les trouvera ni dans les référentiels de compétences ni dans les évaluations quantitatives. Pourtant, elles constituent la trame fondamentale de ce qui donne sens et puissance à l'action.

Notre réflexivité nous permet d'accéder aux profondeurs cachées de nos intuitions. Au cœur de l'élaboration de nos projets, de la gestion de notre temps ou de nos conflits intérieurs, des flux souterrains nous inspirent et nous dirigent. Dans notre recherche permanente de solutions entre nos élans vers les objectifs souhaités et les limites de nos contraintes, ces courants nous guident, individuellement et collectivement.

Le besoin d'une pause réflexive nous invite à une introspection permettant d'éclairer ce qui, au travers de six recherches participatives ayant mobilisé le C.D.G.A.I. depuis 2019, semble animer le monde associatif et coopératif rencontré. L'intimité associative est reliée à sa dimension politique, et inversement. Que nous racontent ces expériences démocratiques au sujet des malaises et des élans des temps présents ? Que nous dévoile la résonance à l'œuvre dans ces rencontres entre le C.D.G.A.I., ces structures à vocation émancipatrice et nos questions de recherche communes ?

Ce livret présente une étape de ce processus de compréhension. Fruit de notre effort d'articulation entre nos prises de consciences surgies des recherches participatives, et nos lectures indispensables de travaux notamment psychosociologiques, philosophiques et sociologiques, il reste ouvert à des prolongements. Le tour de la question ne peut être permis ni en une seule étape, ni en un seul texte. La réflexivité et l'écriture sont cheminement.

Nous concentrons d'abord, dans ce livret, notre analyse au domaine de l'intervention sociale. Les illustrations proposées sont

des échos de notre recherche participative menée avec l'A.M.O Reliance, entre 2022 et 2024.

Certains ouvrages et articles ont particulièrement retenu notre attention lors de cette prise de recul nécessaire. La bibliographie thématique en présente une sélection, brièvement commentée. Elle ne reflète que très succinctement l'ampleur des travaux dans les domaines abordés. Nous espérons que cette sélection subjective pourra être de quelque utilité aux lectrices et lecteurs en questionnement.

Cette démarche exploratoire nous a menés à identifier plusieurs courants significatifs.

Dévoilement

Les recherches participatives que nous avons menées dévoilent des courants de pensée et d'action en mouvement au sein du travail social, éducatif et socio-culturel contemporain.

Un de ces courants nous rappelle avec force que **la fragilité n'est pas une faille mais un espace de rencontre**. Dans cette vision, l'intervenant·e n'est plus la personne qui sait pour l'autre, mais celle qui chemine à ses côtés dans une exploration commune. La réflexivité devient l'oxygène même de la pratique.

Cette transformation se vit dans **l'interdépendance**. Nous sommes des êtres de lien, et l'accompagnement n'est pas affaire de services juxtaposés, mais de présences coordonnées. Entre ce qui nous détermine et ce que nous pouvons inventer, des espaces de liberté s'ouvrent.

Traversant ces dimensions court **le fil essentiel de notre présence corporelle au monde**. Ces courants nous invitent à une autre temporalité, à une autre qualité d'attention, nous rappelant que l'essentiel se joue dans les interstices, dans ces moments de présence authentique.

Cette exploration aboutit à l'esquisse d'une "éthique de la reliance" – non pas une carte qui fixerait définitivement le territoire, mais une boussole sensible pour naviguer dans la complexité contemporaine.

Présentation des chapitres

Nous explorerons plusieurs dimensions qui s'entrecroisent et se répondent :

Résonances nous invite à considérer la vulnérabilité non comme une faiblesse à surmonter, mais comme un espace de rencontre où peut se tisser une relation authentique. Ce chapitre examine comment notre fragilité partagée peut devenir le terreau d'une humanité plus consciente d'elle-même.

Entrelacements nous plonge dans la pensée complexe, celle qui nous permet d'appréhender les multiples niveaux d'interdépendance entre les êtres, les systèmes et les environnements. Nous y verrons comment la coordination devient un art de la complexité et comment nos systèmes d'intervention révèlent leurs propres fragilités.

Présences explore la dimension incarnée et sensible de nos pratiques. Ce chapitre nous rappelle que nous ne sommes pas des esprits désincarnés, mais des corps en relation, et que certaines transformations essentielles s'opèrent précisément dans cette corporéité partagée.

Mouvements nous place dans cette tension féconde entre ce qui nous détermine et ce que nous pouvons inventer. Des métamorphoses de la question sociale aux nouvelles formes d'intervention, ce chapitre dessine les contours d'un pouvoir d'agir renouvelé.

Respirations nous invite à reconsidérer notre rapport au temps dans un monde voué à l'accélération. Face à l'épuisement et à la perte de sens, ce chapitre propose des temporalités alternatives qui honorent le rythme des relations authentiques.

Enfin, la **Conclusion** tisse ensemble ces différents fils pour esquisser une boussole démocratique que nous pourrions nommer une "éthique de la reliance" – cette manière d'habiter le monde qui honore la complexité sans s'y perdre, qui reconnaît les limites sans s'y résigner, et qui fait de cette fragilité constitutive le berceau d'une pratique sociale à la fois lucide et porteuse d'espoir.

Publics visés

Ce livret s'adresse aux praticien·ne·s de l'intervention sociale, aux étudiant·e·s, aux chercheur·se·s et aux responsables politiques. Il vise à nourrir une réflexion partagée sur ce qui fait le cœur vivant de nos pratiques, au-delà des méthodes standardisées, pour retrouver le sens profond de notre engagement.

2. Résonances : la vulnérabilité comme espace de rencontre

Il fut un temps où la vulnérabilité n'était qu'une ombre à effacer, une faille à combler, un manque à réparer. Dans ce regard, l'action sociale se dessinait comme un geste correcteur – transformer le précaire en solide, l'incertain en prévisible, le vulnérable en autonome. La personne "en situation de précarité" devenait le territoire d'une reconquête vers une normalité présumée désirable.

Mais voilà qu'un souffle différent parcourt désormais nos consciences, une invitation à renverser notre regard. La vulnérabilité n'est plus cette exception malheureuse qui frappe certain·e·s d'entre nous, mais bien ce qui, en silence, constitue le fond commun de nos existences. Elle n'est plus ce qui nous sépare, mais ce qui nous relie dans la texture même de notre humanité.

Cet éclairage nouveau s'alimente notamment à la source des travaux de Joan Tronto, qui nous offre du *care* une définition lumineuse : « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie. » (Fisher, Tronto, 1990, p. 40) Le *care* cesse alors d'être cette activité marginale, confinée aux femmes et aux invisibles de nos sociétés. Il devient le souffle vital d'une autre manière d'habiter ensemble le monde.

Dans ce déplacement subtil mais profond, la vulnérabilité n'est plus ce qui justifie une frontière ou une hiérarchie entre les personnes qui secourent et celles qui sont secourues. Elle se révèle comme la trame secrète d'un maillage d'interdépendances où chacun·e, au fil des saisons de sa vie, donne et reçoit, soigne et est soigné·e. Cette conscience transforme fondamentalement la posture du praticien social : il ou elle n'est plus celui ou celle qui vient guérir une fragilité qui lui serait étrangère, mais celui ou

celle qui, reconnaissant sa propre vulnérabilité, peut entrer en résonance avec l'autre.

Corine Pelluchon enrichit cette réflexion en nous proposant une *Éthique de la considération* (2018) ancrée dans la reconnaissance de notre fragilité commune et de notre inscription dans un monde partagé. Cette considération nous appelle à une attention délicate envers ce qui reste souvent dans l'ombre – les corps fragilisés, les voix étouffées, les existences rendues précaires.

Elle nous invite à une transformation intérieure du regard, à une autre manière d'être présent·e au monde et connecté·e aux autres. Son approche trouve un écho vibrant dans l'expérience relatée avec l'A.M.O. Reliance¹, où la question existentielle « Comment passer du découragement à la confiance ? » a guidé la recherche participative menée par cette association d'Aide à la Jeunesse et le C.D.G.A.I.

Au centre de notre démarche pulsait cette intuition essentielle : la vulnérabilité n'est pas une faiblesse à vaincre ou surmonter, mais bien le terreau fertile d'où peut éclore une autre qualité de relation. Nourrie notamment par les pensées de Judith Butler (2005/1990), Joan Tronto (2009/1993), Cynthia Fleury (2019) et Anne Dufourmantelle (2014/2011), cette perspective nous invite à considérer nos fragilités non comme des obstacles, mais comme le sol commun d'où peut germer une présence plus authentique à soi-même et à l'autre.

Corps souffrants, corps vivants

L'aspect corporel de la vulnérabilité mérite qu'on s'y attarde avec une sensibilité particulière. Claire Marin, dans *La Maladie, catastrophe intime* (2014), explore la maladie comme cette expérience de rupture bouleversant notre identité et notre relation au monde. Elle nous montre comment la maladie dévoile notre fragilité fondamentale et notre dépendance aux autres, contestant cet idéal d'autonomie et de maîtrise si ardemment cultivé dans nos sociétés contemporaines.

Sa méditation entre en dialogue avec l'approche phénoménologique de Maurice Merleau-Ponty, qui développe dans sa

1 Précision lexicale : « A.M.O. » = Action en Milieu Ouvert

Phénoménologie de la perception (1945) une philosophie où le corps n'est plus objet parmi les objets, mais "véhicule de l'être au monde". Contre le dualisme cartésien séparant l'esprit et le corps comme deux substances étrangères l'une à l'autre, il nous rappelle que notre existence est d'abord charnelle : c'est par notre corps que nous habitons l'espace et le temps, que nous percevons et agissons, que nous venons au monde.

Ce renouveau de la conscience corporelle et de sa fragilité – le nôtre et celui des personnes que nous épaulons – transforme en profondeur la pratique de l'action sociale. Il nous invite à considérer que les difficultés ne sont pas simplement abstraites, mentales ou sociales, mais qu'elles s'inscrivent dans des organismes vivants, concrets, avec leurs histoires singulières, leurs mémoires enfouies, leurs sensations. Il nous murmure aussi que les chemins de la reconstruction passent souvent par des activités physiques permettant de ré-habiter autrement sa présence au monde.

Richard Shusterman approfondit cette vision à travers sa "soma-esthétique" (2007), discipline explorant notre expérience somatique personnelle. Il nous invite à dépasser la tradition philosophique occidentale ayant si souvent négligé ou dénigré la chair, et propose une réhabilitation du corps vécu comme lieu de connaissance et d'apprentissage.

Cette orientation nous encourage à intégrer, dans le soutien, cette composante physique trop souvent négligée, particulièrement avec des personnes en situation précaire pour qui le corps est fréquemment le lieu silencieux d'une souffrance et l'expression non-verbale de difficultés intimes indicibles.

Les pratiques innovantes développées par des structures comme l'A.M.O. Reliance témoignent de cette attention renouvelée au corps : hippothérapie, médiation animale, marches en forêt, ateliers manuels... Elles deviennent des voies d'accès privilégiées à une expérience transformatrice de soi et de sa relation au monde. Elles ne sont pas juxtaposées à un accompagnement qui demeurerait essentiellement verbal et mental, mais constituent le cœur même d'une intervention qui prend au sérieux la dimension incarnée de l'existence.

Cette considération nous conduit naturellement à une réflexion plus essentielle sur la finitude caractérisant notre condition humaine. Si notre organisme est le lieu où s'inscrit notre vulnérabili-

té, il est aussi celui qui nous rappelle à chaque instant les limites de notre existence.

Finitude et horizons

La vulnérabilité nous confronte ultimement à la question de la finitude. Vladimir Jankélévitch, dans son œuvre *La Mort* (2017/1977), aborde cette dimension comme "mystère métaphysique" et comme révélateur de notre condition humaine. Il nous montre comment la conscience de la mort peut transformer notre rapport au temps, à la valeur de l'instant et à l'amour. Il développe une méditation sur l'irréversibilité faisant de la mort ce scandale irrémédiable, tout en ouvrant à une éthique de l'instant et de la générosité. Notre conscience de la finitude n'est pas étrangère au travail social, bien au contraire. Elle habite silencieusement nos pratiques, nos réussites comme nos échecs, nos espoirs comme nos découragements.

Reconnaître les failles et les incapacités – celles des personnes soutenues, celles des institutions, les nôtres aussi – ne conduit pas nécessairement au désenchantement. Cette reconnaissance peut au contraire éveiller à une qualité de présence plus authentique, libérée des illusions de toute-puissance qui épuisent tant de professionnel·le·s. L'intervention sociale se situe ainsi dans la tension féconde entre la reconnaissance lucide des limites et l'ouverture obstinée de possibles.

Soutenir autrui, c'est alors cheminer avec l'autre dans cet entre-deux délicat : ni déni des contraintes réelles, ni résignation face à ce qui semble inéluctable. C'est cultiver ce que Boris Cyrulnik et Gérard Jorland nomment la "résilience" (2012) – cette capacité à se développer, à vivre, à créer, malgré l'adversité et les blessures reçues. Car la résilience n'est pas une qualité innée mais un processus vivant se construisant dans la relation. Elle suppose des "tuteurs de développement" – ces présences, ces liens, ces expériences proposées permettant à un être fragilisé de retrouver en lui-même une capacité d'élan et de croissance. La démarche d'"aide" peut ainsi se comprendre comme l'art délicat de créer les conditions favorables à l'émergence de cette résilience, sans jamais pouvoir la programmer, ni la forcer.

Ce courant délicat traversant désormais nos pratiques nous invite ainsi à une transformation profonde du regard : la vulnérabi-

lité n'est plus ce qui définit négativement certaines populations, mais ce qui nous constitue tou-te-s comme êtres humains ; le corps n'est plus seulement le support biologique de l'existence, mais le lieu même où se vit et s'exprime notre être-au-monde ; la finitude n'est plus seulement ce qui nous limite, mais aussi ce qui donne valeur et intensité à notre présence mutuelle.

Dans cette perspective réenchantée, l'action d'accompagnement n'est plus une intervention réparatrice exercée de l'extérieur sur des "populations cibles", mais une présence engagée qui reconnaît la valeur intrinsèque de chaque existence dans sa singularité irremplaçable. Elle n'est plus seulement guidée par des objectifs d'autonomisation et de normalisation, mais par une éthique de la reconnaissance et de la considération mutuelle honorant la dignité fondamentale de chaque être, quelle que soit sa situation.

3. Entrelacements : penser et agir dans la complexité

Au-delà des frontières disciplinaires

Notre époque nous confronte à des défis déjouant sans cesse nos tentatives de catégorisation – précarisation et inégalités croissantes, crise écologique, délitement des liens sociaux, métamorphoses numériques... Face à ces réalités distinctes mais reliées, nos approches disciplinaires et compartimentées révèlent chaque jour davantage leurs insuffisances. Une mutation intérieure redessine néanmoins le paysage des pratiques sociales : l'émergence d'une pensée de la complexité, capable de mieux embrasser les imbrications multiples composant les trames des épreuves traversées.

Edgar Morin nous convie à cette révolution du regard à travers son *Introduction à la pensée complexe* (2014/1999). Il y déconstruit le paradigme de disjonction et de réduction qui, depuis des siècles, découpe le savoir en territoires étanches et simplifie les phénomènes avec l'intention de mieux les maîtriser.

À ce modèle qui s'épuise, il oppose trois principes fondamentaux ouvrant d'autres horizons :

- le **principe dialogique** nous invitant à maintenir ensemble, dans une même pensée, des logiques à la fois complémentaires et antagonistes ;
- le **principe de récursion organisationnelle** où les produits et les effets deviennent eux-mêmes producteurs de ce qui les produit, brouillant la linéarité rassurante des causalités simples ;
- et le **principe hologrammatique** où la partie est dans le tout, comme le tout est inscrit dans chaque partie, défiant notre tendance à isoler les éléments de leur contexte.

Cette vision poursuit son œuvre de métamorphose et de questionnement de ce qui apparaissait si clair et évident. Elle nous murmure que les difficultés d'un·e jeune, par exemple, ne s'enracinent jamais dans une causalité unique et linéaire, mais émergent au carrefour d'interactions subtiles entre dimensions

psychiques, dynamiques familiales, expériences scolaires, conditions économiques, héritages culturels et mouvements sociaux.

Elle nous rappelle également que nos actions ne sont jamais des gestes isolés, détachés du monde, mais qu'elles s'inscrivent dans des systèmes vivants où chaque intervention, chaque parole, chaque présence entraîne des résonances et des réajustements multiples que nous ne pouvons entièrement prévoir. Ce faisant, notre compréhension des situations sociales continue à s'approfondir.

« Dans l'A.M.O., il y a une diversification : tout le monde fait de tout et touche à tout ; ça permet de mieux se connaître pour mieux soutenir les jeunes. » Ce constat, lors d'une séance réflexive de la recherche participative menée avec Reliance, témoigne de cette intuition profonde : la complexité du monde appelle non pas davantage de spécialisation, mais plus de circulation, de porosité, de traversées entre les savoirs et les savoir-faire divers.

Bruno Latour, dans son essai *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique* (2017), approfondit cette critique en déchiffrant la crise climatique non comme un problème sectoriel parmi d'autres, mais comme une crise fondamentale de notre rapport au monde. Ce regard critique nous suggère de situer le travail social non plus seulement dans le champ circonscrit des relations humaines, mais dans un réseau plus vaste et plus ancien d'interdépendances qui embrasse les milieux de vie, les écosystèmes, la communauté des vivants autres qu'humains avec lesquels nous partageons une planète commune.

Les initiatives déployées par certaines structures innovantes témoignent de cette conscience écologique : séjours en forêt avec des jeunes en rupture, jardins partagés fleurissant au sein de quartiers urbains, rencontres avec le monde animal comme espace de médiation, attention délicate aux environnements sensoriels dans la guidance des personnes fragilisées... Ces démarches ne constituent pas de simples "activités" annexes, plaquées artificiellement sur un travail social qui conserverait par ailleurs ses cadres traditionnels. Elles expriment plutôt une compréhension plus intégrative, plus organique, de ce qui constitue une vie humaine dans toutes ses facettes.

Cette pensée complexe, qui s'affranchit des frontières disciplinaires, ne reste pas suspendue dans les hauteurs de la théorie.

Elle trouve une traduction concrète, presque charnelle, notamment dans ces pratiques de coordination sociale où s'expérimente, jour après jour, l'art subtil d'articuler des perspectives multiples au service des individus soutenus.

La coordination comme art de la complexité

Cette pensée de l'entrelacement trouve une incarnation tangible dans les pratiques de coordination sociale telles que les décrit Christophe Parthoens (2012). Face à la fragmentation croissante des services et à la spécialisation toujours plus poussée des interventions, la coordination sociale n'apparaît plus comme un luxe ou une option, mais comme une nécessité vitale pour assurer la cohérence des formes d'appui proposées.

Mais la coordination ne se réduit pas à une simple juxtaposition d'actions ni à une répartition mécanique des tâches entre différent·e·s intervenant·e·s. Elle exige une véritable métamorphose des postures professionnelles et des cultures institutionnelles. Parthoens nous rappelle que la connexion dans la collaboration va bien au-delà d'un partenariat formel et protocolaire ; elle se nourrit d'une confiance patiemment édiflée entre les acteur·rice·s. Il esquisse une gradation délicate dans l'intensité de cette collaboration, depuis la simple juxtaposition de services fonctionnant en parallèle, en mono-disciplinarité, jusqu'à une véritable fusion créatrice des différentes expertises, en transdisciplinarité. Il accorde une attention particulière aux enjeux sous-jacents à la coordination : mutualisation des ressources, recherche de reconnaissance professionnelle, acquisition de moyens supplémentaires, mais aussi rapports de pouvoir entre structures de tailles différentes.

Cette vision entre en résonance avec la pensée d'Ivan Illich sur *La convivialité* (2003/1973). Dans son ouvrage fondateur, Illich dessine les contours d'une société où les outils et les institutions seraient au service de l'autonomie des personnes et des communautés, plutôt que l'inverse. Transposée au domaine du travail social, cette perspective nous invite à concevoir les dispositifs d'aide non comme des systèmes technocratiques rigides qui formatent et dirigent les personnes, mais comme des outils

souples, malléables, s'adaptant à la singularité irréductible des situations et renforcent le pouvoir d'agir de chacun·e.

La coordination sociale deviendrait alors l'art délicat de créer des dispositifs véritablement conviviaux, où les savoirs et les expertises diverses se mettraient humblement au service d'une compréhension partagée des situations et d'une action cohérente. Elle implique de transcender les logiques institutionnelles centrées sur leurs propres objectifs ou territoires pour cultiver une intelligence collective, partenariale, orientée vers les besoins réels – parfois inexprimés – des personnes épaulées.

Défis et fragilités de nos systèmes

La pensée complexe nous convie également à une lucidité particulière face aux vulnérabilités intrinsèques de nos systèmes sociaux contemporains. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, dans leur ouvrage *Comment tout peut s'effondrer* (2015), introduisent le concept de "collapsologie" comme l'étude transdisciplinaire de l'effondrement possible de notre civilisation industrielle. Avec une rigueur qui n'exclut pas la sensibilité, ils analysent les multiples facteurs de précarisation (dérèglement climatique, épuisement des ressources, érosion dramatique de la biodiversité, instabilité des systèmes financiers) et montrent comment ces facteurs, loin d'exister isolément, s'entrelacent et s'amplifient mutuellement.

Cette approche peut sembler, à première vue, étrangère aux préoccupations quotidiennes de l'action sociale. Pourtant, elle éclaire d'une lumière nouvelle les défis auxquels sont confronté·e·s tant les professionnel·le·s que les personnes qu'ils·elles soutiennent. Les crises systémiques dont nous percevons aujourd'hui les prémices affectent d'abord les plus vulnérables d'entre nous, et nous invitent à repenser nos modèles d'accompagnement dans un contexte marqué par une incertitude croissante.

Olivier Hamant, dans *La troisième voie du vivant* (2022), nous offre des pistes fécondes pour cette nécessaire refondation. S'appuyant sur l'étude patiente des organismes biologiques et de leur étonnante résilience, il critique avec discernement tant le modèle du contrôle rigide que celui du laisser-faire absolu, pour esquisser une "troisième voie" fondée sur l'adaptabilité, la robustesse et l'efficacité énergétique. Il tisse un parallèle saisissant

entre la fragilité des organismes suroptimisés pour un environnement stable et celle des organisations humaines façonnées par l'idéologie productiviste.

Appliquée au domaine du travail social, cette réflexion nous invite à développer des dispositifs d'aide qui ne visent pas l'optimisation à tout prix ni la standardisation de "bonnes pratiques" au nom d'une efficacité présumée, mais qui cultivent au contraire la diversité des approches, une certaine redondance bienveillante des fonctions, une capacité d'adaptation aux situations imprévues qui ne manquent jamais de surgir. Elle nous suggère que la résilience véritable des systèmes d'aide ne provient pas de leur rigidité procédurale, mais de leur souplesse structurelle et de leur capacité à intégrer l'imprévu, l'incertain, l'erreur – tout ce qui fait la texture même de l'existence humaine.

Cette vision dialogue intimement avec les recherches d'Hartmut Rosa sur l'accélération sociale. Rosa, philosophe et sociologue, analyse comment l'accélération technique, l'accélération des changements sociaux et l'accélération du rythme de vie produisent des désynchronisations croissantes entre différentes sphères de l'existence. L'action sociale se trouve ainsi prise dans une tension fondamentale : comment honorer le temps nécessaire à la relation, à l'élaboration, à la maturation des processus de changement, dans un contexte sociétal marqué par l'urgence, l'immédiateté, l'injonction permanente à une efficacité mesurable et quantifiable ?

La recherche participative menée par l'A.M.O. Reliance témoigne de cette préoccupation essentielle. Face à l'accélération vertigineuse du monde social, à la difficulté grandissante de prendre des décisions en situation d'incertitude, au sentiment parfois écrasant d'impuissance face à la complexification des situations rencontrées, l'équipe a choisi d'engager une méditation fondamentale sur le sens, l'essence de son action. Cette démarche, loin d'être un luxe théorique, a conduit à valoriser des temporalités alternatives — celle de la présence attentive à ce qui se déploie dans l'instant, celle de l'expérience corporelle qui nous ancre dans le concret du monde, celle de la construction patiente, presque artisanale, de liens véritablement significatifs donnant du sens à nos efforts, praticien·ne·s ou "bénéficiaires"...

Penser et agir dans la complexité ne signifie donc pas se résigner à l'impuissance face à des systèmes qui semblent nous dépasser de toute part. C'est, au contraire, cultiver une intelli-

gence plus fine, plus nuancée des imbrications qui constituent le tissage même des situations, pour y déceler les points d'appui, les interstices, les possibilités parfois discrètes de transformation. C'est aussi reconnaître que nos actions, même modestes, même apparemment infimes, s'inscrivent dans des réseaux d'influences pouvant générer des effets significatifs, à condition de porter une attention particulière aux connexions, aux résonances, aux synergies potentielles reliant nos gestes au vaste mouvement du monde auquel nous appartenons et dont nous prenons soin.

4. Présences : corps, sensibilité et relation

Un autre courant silencieux mais profond traverse aujourd'hui les territoires du travail social et éducatif : la redécouverte, presque secrète, de la composante incarnée et sensible de la connexion humaine.

Longtemps, l'action sociale s'est édifiée principalement autour de la parole échangée, du récit partagé, de l'élaboration verbale des difficultés et des projets. Sans jamais nier l'importance cruciale de cette facette langagière, de nombreuses expériences témoignent de la nécessité de réinscrire le corps et la sensibilité au fondement même de nos présences professionnelles.

Le travail social, dans son essence la plus intime, est d'abord une pratique incarnée. Avant tout échange de mots, avant toute formalisation administrative, se déploie cette présence physique d'un être auprès d'un autre être. Cette composante corporelle ne constitue pas simplement le support accessoire de l'action – elle en est la substance même, le médium vivant à travers lequel peut s'établir un lien authentique.

Cette corporéité fondamentale de l'action se manifeste aujourd'hui avec une intensité particulière dans diverses formes de médiations qui viennent renouveler, parfois bouleverser, nos pratiques héritées.

Approches sensibles et ouvertures relationnelles

Les pratiques de médiation animale, telles que les dépeint François Beiger (2021/2008), illustrent cette attention renouvelée à la composante corporelle et sensible de la rencontre. L'animal, médiateur naturel affranchi du poids du jugement, ouvre des chemins inattendus de communication, éveille les sens assoupis et favorise l'expression d'émotions jusque-là retenues. Dans la relation triangulaire qui se noue délicatement entre l'enfant, l'animal et l'intervenant·e, peuvent alors éclore des possibilités d'ex-

pression et de connexion que le face-à-face verbal, parfois trop chargé d'attentes et de conventions, ne permet pas d'atteindre.

L'expérience vécue au sein de l'A.M.O. Reliance avec l'hippothérapie témoigne de la puissance transformatrice de ces approches. Le contact avec l'animal – sa chaleur palpable, sa présence immédiate, son mode de communication qui ignore nos détours verbaux – dessine des espaces relationnels précieux pour des jeunes en difficulté, souvent habités d'une méfiance légitime vis-à-vis des cadres conventionnels d'aide. Ce n'est pas le fruit du hasard si l'un des axes transformateurs identifiés plus particulièrement par certains membres de l'équipe concerne précisément cette importance primordiale du corps, du lien au vivant et à la nature dans le soutien des jeunes.

« Par exemple, en hippothérapie, il s'agit de prendre en compte les sensations de son propre corps et de celui du cheval. Le cheval permet au jeune de s'ancrer dans le moment présent, de se reconnecter au Soi. Être dessus et hors sol, sentir son mouvement, sa chaleur, trouver la bonne posture et s'adapter au cheval... c'est un échange très fort. Le cheval est réactif et peut-être en miroir. Si on est anxieux, il le renvoie... » Ce témoignage de Julie Koch², une des travailleuses sociales ayant ouvert Reliance à la médiation animale et à la zoothérapie, exprime mieux qu'une analyse théorique cette expérience d'une rencontre engageant le corps tout entier (Muyshondt, Parthoens, De Angelis, Koch, 2024, pp. 60-61)

De même, les expériences d'immersion en nature, nourries notamment par les réflexions du chercheur américain Richard Louv sur ce qu'il nomme le "syndrome de manque de nature", révèlent comment le contact direct avec les milieux naturels peut constituer un levier puissant de développement personnel et d'apaisement intérieur. Avec une sensibilité particulière, Louv nous montre comment la déconnexion croissante des enfants contemporains d'avec le monde naturel contribue à l'émergence de divers troubles (obésité, difficultés attentionnelles, états anxieux) et plaide pour l'intégration régulière d'une "vitamine N" (Nature) dans les rythmes du développement (Louv, 2020/2005).

2 Muyshondt Marie-Anne, Parthoens Christophe, De Angelis Laura, Koch Julie, (2024), *Reliance, Une recherche participative menée par l'A.M.O. Reliance avec le C.D.G.A.I.*, Seraing, C.D.G.A.I. ; <https://www.cdgai.be/publications/reliance-une-recherche-participative-menee-par-le-c-d-g-a-i-avec-la-m-o-reliance/>

François Terrasson, dans *La peur de la nature* (2007/1991), approfondit cette méditation en explorant notre rapport profondément ambivalent au monde naturel. Naturaliste, il analyse comment notre peur archaïque de la nature sauvage motive notre besoin presque obsessionnel de contrôler, d'aménager et de "civiliser" notre environnement, tolérant ainsi – voire, justifiant – sa destruction. Ses expériences d'immersion nocturne en forêt avec des groupes dévoilent les angoisses enfouies que suscite la confrontation à cette altérité naturelle que nous avons tenté d'oublier.

Ces diverses approches ne relèvent nullement d'un romantisme naïf qui idéaliserait la nature ou l'animal comme remèdes miraculeux. Elles s'enracinent au contraire dans une compréhension fine et nuancée de ce que ces médiations peuvent offrir : des expériences sensorielles directes et vivifiantes dans un monde confiné de plus en plus médiatisé par les écrans ; des interactions non verbales contournant les défenses dans un contexte social saturé de mots ; des confrontations à l'altérité ne passant pas par les catégories sociales habituelles, avec leurs hiérarchies implicites et leurs jugements.

Voix, silences et expressions

David Le Breton, dans *Éclats de voix* (2011), nous convie à une exploration fascinante de la voix comme phénomène à la fois corporel et social. Avec patience, il dévoile la voix comme cette empreinte sonore unique révélant tout à la fois identité, genre, âge, inscription sociale et états émotionnels. Cette anthropologie sensible de la voix offre aux travailleurs sociaux et travailleuses sociales une grille de lecture originale pour appréhender les formes d'expression qui échappent aux mots et les enjeux relationnels de la communication, particulièrement avec des personnes dont la prise de parole a été fragilisée, étouffée par l'exclusion sociale, les troubles psychiques ou les différences culturelles. Cette attention à la voix – dans ses modulations infinies, ses silences éloquents, ses hésitations révélatrices – est emblématique d'une sensibilité plus vaste aux multiples façons dont les êtres s'expriment et se relient. Elle nous invite à cultiver une qualité d'écoute qui ne se limite pas au contenu explicite des paroles.

Les pratiques vocales qui émergent aujourd'hui dans le champ de l'action sociale témoignent de cette prise de conscience :

- des groupes de parole où l'attention se porte autant sur la manière de dire que sur ce qui est dit ;
- des ateliers de slam ou de chant qui permettent d'explorer d'autres registres d'expression vocale ;
- des espaces de récit où la voix devient le véhicule vibrant d'une histoire personnelle partagée.

Certaines équipes développent même une sensibilité particulière aux variations vocales comme indicateurs d'états émotionnels ou relationnels, notamment avec des personnes dont l'expression verbale conventionnelle se trouve limitée par diverses circonstances.

Dans l'appui des personnes dont la parole est fragilisée par les épreuves psychiques ou par le passage du temps, nous découvrons comment l'attention à la musicalité de la voix – ses intonations, son rythme, sa mélodie propre – peut créer des ponts là où les mots seuls semblent insuffisants ou inadéquats. De même, dans le travail délicat avec les jeunes en rupture, la sensibilité aux modulations vocales, à ce qui se dit "entre les lignes" par le ton, le volume, le débit, offre souvent des clés précieuses pour comprendre ce qui ne peut encore être explicitement verbalisé.

Ces approches valorisant le corps vivant, la sensibilité éveillée, l'expression créative, ne se substituent pas aux aspects plus rationnels et verbaux du travail social. Elles les complètent, les enrichissent, parfois les déstabilisent de manière féconde. Elles nous rappellent avec douceur que l'être humain ne se réduit jamais à ses difficultés sociales, économiques ou psychologiques, mais qu'il est aussi et d'abord un être de chair et de souffle, de sensations et d'émotions, de rêves et de créativité.

Cultiver cette présence sensible dans le quotidien de l'action sociale, c'est reconnaître que la relation d'aide ne se déploie pas seulement dans le registre technique de la résolution de problèmes, mais aussi et peut-être surtout dans celui de l'expérience corporelle, vécue et partagée, de la rencontre authentique, de la création commune de sens au centre même de l'épreuve. C'est admettre avec humilité que certaines transformations essentielles s'opèrent dans les interstices, dans ces moments apparemment anodins où des êtres se reconnaissent mutuellement dans leur commune vulnérabilité.

Cette composante incarnée de l'action nous invite à repenser nos espaces et nos temporalités de travail. Les lieux standardisés, les temps fragmentés, les procédures rigides qui caractérisent trop souvent l'action sociale institutionnelle font-ils véritablement place à cette qualité de présence ? Comment créer, malgré les contraintes, des environnements qui permettent cette rencontre sensible ? Comment préserver, au sein même des exigences institutionnelles légitimes, des espace-temps où peut se déployer cette attention à la dimension organique et créative de l'existence ?

Ces questions nous conduisent à explorer non seulement ce que nous faisons dans le travail social, les gestes et les paroles que nous posons, mais aussi comment nous le faisons, l'esprit et l'intention qui habitent nos actes, et plus fondamentalement encore, comment nous sommes présent·e·s – à nous-mêmes, aux autres, au monde vécu – dans cette relation de soutien qui demeure, par-delà toutes les techniques et tous les dispositifs, une aventure essentiellement humaine.

5. Mouvements : entre déterminismes et horizons d'émancipation

Les métamorphoses de la question sociale

L'intervention sociale s'inscrit dans une histoire aux racines profondes, traversée par les métamorphoses successives de ce que Robert Castel a si justement nommé "la question sociale" – cet écart troublant entre l'organisation politique et le système économique, creusant dans le tissu collectif des zones d'insécurité où vacillent les existences.

Dans son œuvre majeure, *Les métamorphoses de la question sociale* (1995), Castel retrace l'évolution du salariat depuis les brumes du Moyen Âge jusqu'aux incertitudes contemporaines. Il nous montre comment le travail salarié, d'abord condition indigne et méprisée, est devenu progressivement le principal vecteur d'intégration sociale, grâce à l'édification patiente de ces protections collectives construites pierre après pierre, de l'ère industrielle jusqu'à l'apogée fragile de l'État-providence.

Mais cette construction historique, fruit de luttes et de compromis, connaît depuis les années 1970 une crise profonde transformant radicalement le paysage de l'intervention sociale. Avec une lucidité qui n'exclut pas l'espérance, Castel analyse l'émergence de nouvelles formes de vulnérabilité liées à la précarisation du travail, à l'effritement des protections collectives, à la fragilisation des liens sociaux qui constituaient autrefois le socle d'une appartenance commune. Il dessine une topographie nouvelle du social, où se distinguent différentes zones : l'intégration où persistent des sécurités, la vulnérabilité où elles se fragilisent, la désaffiliation où elles s'effacent. Les "surnuméraires", ces personnes devenues selon ses mots "inutiles au monde" dans le nouveau régime capitaliste, constituent à ses yeux le noyau incandescent de la nouvelle question sociale.

Son analyse sociologique éclaire d'une lumière à la fois vive et inquiète les défis contemporains de l'intervention sociale :

Comment accompagner des personnes confrontées à des mécanismes structurels d'exclusion dépassant infiniment leur situation individuelle ? Comment éviter que l'action sociale ne se réduise à une gestion palliative de la misère, sans jamais toucher aux causes profondes qui l'engendrent ? Comment tisser des liens entre l'aide aux individus, nécessairement singulière, et la transformation des structures sociales qui produisent, jour après jour, de nouvelles formes d'exclusion ?

Transformations institutionnelles et crise des métiers

François Dubet, dans *Le déclin de l'institution* (2002), apporte un éclairage complémentaire en analysant la crise des institutions traditionnelles de socialisation. Il observe le déclin de ce qu'il nomme le "programme institutionnel" – cette ambition de transformer des valeurs universelles en action concrète – sous l'effet conjugué de l'individualisation croissante, de la pluralisation des valeurs et de la perte de sacralité des institutions. Ce déclin transforme en profondeur les métiers relationnels (enseignant·e·s, travailleur·euse·s sociaux·ales, soignant·e·s) qui ne peuvent plus s'appuyer sur le cadre institutionnel pour donner sens et légitimité à leur action quotidienne. Les professionnel·le·s doivent désormais construire eux-mêmes et elles-mêmes, dans l'incertitude et parfois la solitude, le sens de leur travail et la justification de leur légitimité, ce qui engendre parfois souffrance et questionnement identitaire.

Son analyse entre en résonance intime avec l'expérience vécue de nombreux intervenant·e·s sociaux·ales, pris·es dans la toile d'injonctions contradictoires : respecter l'autonomie des usager·ère·s tout en maintenant un cadre normatif, répondre aux besoins singuliers tout en se conformant à des procédures standardisées, prendre le temps précieux de la relation tout en satisfaisant aux exigences d'efficacité et de rentabilité qui s'imposent désormais dans tous les domaines de la vie sociale.

Ces transformations profondes de la question sociale engendrent inévitablement des tensions au sein même du champ de l'inter-

vention sociale. Mais ces contradictions, loin d'être de simples obstacles à surmonter ou à contourner, peuvent aussi constituer le moteur même de pratiques innovantes, à condition d'être reconnues et travaillées collectivement, dans un dialogue qui ne cède ni à la résignation ni à l'illusion.

Tensions créatrices et résistances fécondes

Le champ du travail social est ainsi traversé par des forces dialectiques pouvant devenir le foyer même de sa dynamique et de son évolution créatrice. Ces tensions, vibrant entre logiques gestionnaires et relationnelles, entre impératifs de contrôle et aspirations à l'émancipation, entre nécessité d'adaptation et désir de transformation sociale, révèlent la complexité inhérente à des pratiques se situant au carrefour de multiples enjeux politiques, économiques et éthiques.

Michel Chauvière, dans son œuvre incisive *Trop de gestion tue le social* (2010), développe une critique de ce qu'il nomme la "chalandisation" du secteur social, c'est-à-dire sa soumission progressive, presque imperceptible mais inexorable, aux logiques marchandes et gestionnaires de l'économisme. Il analyse le passage d'une légitimité historiquement fondée sur des valeurs militantes et des savoirs professionnels, à une légitimité désormais mesurée à l'aune de critères de performance et d'efficacité. L'auteur s'inquiète, non sans raison, de la réduction progressive du travail social à une simple prestation de service mesurable et quantifiable, au détriment de sa dimension relationnelle et politique qui en constitue pourtant l'essence même.

Cette tension entre logique gestionnaire et éthique relationnelle traverse comme un fil rouge le champ de l'intervention sociale contemporaine. Elle se manifeste jusque dans le vocabulaire ("l'usager" devenu "client", les "besoins" transformés en "demandes", les "droits sociaux" convertis en "prestations"), dans les méthodes d'évaluation privilégiant le quantifiable au détriment du qualitatif, dans l'organisation du travail fragmentant l'action, dans les priorités institutionnelles valorisant l'immédiat, le bref et le limité au détriment du durable.

Face à ces évolutions menaçant parfois le cœur battant de leur métier, des formes de résistance créatrice se développent au sein même du champ social. Diverses équipes et organisations cherchent, parfois dans les interstices des contraintes, à préserver des espaces où peut se déployer une autre qualité de relation, où le temps nécessaire à l'élaboration commune est respecté et protégé, où les singularités sont reconnues au-delà des catégories administratives qui enferment plus qu'elles ne libèrent. Il ne s'agit pas d'un refus nostalgique de toute évolution, mais d'une vigilance critique face à des transformations qui menacent l'essence même du travail social : sa capacité à créer du lien là où il se défait, à reconnaître la dignité irréductible des personnes au-delà de leurs difficultés, à agir sur les causes structurelles des maux sociaux plutôt que sur leurs seuls symptômes visibles.

Ces forces contraires peuvent aussi se révéler créatrices lorsqu'elles sont pleinement conscientisées et travaillées collectivement, dans un dialogue qui reconnaît leur caractère constitutif plutôt que de chercher à les nier ou à les résoudre prématurément. Michel Autès, dans *Les paradoxes du travail social* (1999), nous montre comment les tensions qui traversent le travail social ne sont pas des dysfonctionnements à corriger ou des obstacles à surmonter, mais sont précisément constitutives de ce champ professionnel dans son essence même.

Il identifie plusieurs dynamiques conflictuelles fondamentales dessinant l'espace même du travail social : tension entre aide et contrôle social, entre émancipation et normalisation, entre action individuelle et collective. Ces tensions engendrent parfois une crise d'identité professionnelle, les travailleur·euse·s sociaux·ales peinant à définir leur rôle au carrefour de différentes disciplines et de missions parfois contradictoires.

Autès conçoit le travail social comme une "*praxis* du lien", expression qui mérite qu'on s'y attarde. La notion de "*praxis*" fait référence à une pratique réflexive, consciente d'elle-même, à la fois action et pensée sur cette action. Le "lien" souligne quant à lui la dimension relationnelle qui est le principe fondateur du travail social, où l'intervenant·e œuvre essentiellement à créer, maintenir ou restaurer des liens sociaux là où ils se sont distendus ou rompus.

Cette conception met en lumière que le travail social ne peut être élaboré par des procédures rigides, applicables en toute situation mais qu'il engage une dimension éthique des travailleur·euse·s

dans leur relation à l'autre. Il s'agit d'un travail relationnel situé, singulier, tentant de réparer ou de créer des liens sociaux incarnés là où ils sont fragilisés. Elle souligne sa dimension politique souvent occultée derrière un discours technique, et met en évidence ces savoirs d'expérience, implicites, que mobilisent les professionnel·le·s sans toujours parvenir à les nommer ou à les formaliser.

Dans la nouvelle édition de son ouvrage, en 2013, face aux évolutions socio-économiques reconfigurant le paysage de l'intervention, Autès analyse avec acuité l'influence croissante des logiques néolibérales – managérialisation, évaluation quantitative – sur un travail social sommé de se conformer à des impératifs qui lui sont en partie étrangers. Il approfondit avec finesse la distinction essentielle entre l'individuation – cette construction patiente de soi comme sujet – et l'individualisation – ce renvoi parfois brutal à la responsabilité individuelle dans un contexte où les supports collectifs s'effritent. Il observe l'évolution inquiétante des dispositifs vers davantage de contractualisation et de conditionnalité, comme si la solidarité devenait un échange marchand plutôt qu'un droit fondamental.

Autès constate une fragilisation de la légitimité du travail social dans un contexte de transformation de l'État social, et s'interroge sur les nouveaux défis éthiques qui en découlent pour les professionnel·le·s pris·e·s entre des injonctions contradictoires. Avec une acuité nourrie par l'expérience, il propose de repenser le travail social non comme technique de gestion des problèmes sociaux mais comme pratique politique de médiation sociale, ancrée dans une éthique de la relation.

Vers une pratique réflexive et politique

Si la dimension politique du travail social est souvent mise à mal par les évolutions gestionnaires et technicistes qui tendent à la réduire à sa dimension instrumentale, pourtant, elle constitue une part essentielle de ce qui donne – justement – sens et horizon à cette pratique. L'intervention sociale ne vise pas seulement à adapter les individus à la société telle qu'elle est, dans ses contours immuables, mais aussi à transformer les conditions sociales structurelles produisant l'exclusion, la souffrance, l'in-

justice – à ouvrir des options, à permettre le choix et à favoriser le libre arbitre là où semblait régner l'état de la nécessité.

Cette tension féconde entre adaptation et transformation, entre accompagnement individuel et action collective, entre reconnaissance des contraintes et élargissement des possibles, traverse comme un fil rouge toute l'histoire du travail social. Les analyses de Chauvière et d'Autès, bien que distinctes dans leurs approches et leurs tonalités, convergent ainsi vers une même préoccupation essentielle : préserver et raviver la dimension relationnelle, éthique et politique du travail social face aux logiques instrumentales et gestionnaires qui tendent à la réduire à une simple technique d'adaptation. Leurs travaux invitent les professionnel-le-s à une pratique réflexive qui reconnaît ces paradoxes comme constitutifs et potentiellement féconds.

Nouveaux paradigmes et réinvention des pratiques

La compréhension des enjeux contemporains exige d'abord de saisir cette métamorphose discrète mais fondamentale de l'État social qui redessine le territoire de l'intervention. *Le Nouvel Ordre Protectionnel* (2010) de Didier Vrancken met en lumière l'avènement d'un paradigme inédit de protection sociale. Ce modèle émergent abandonne progressivement la logique assurantielle collective au profit d'un 'régime d'activation individuelle' exigeant un engagement personnel accru.

L'État se transforme en ce que Vrancken qualifie d'État "sollicitant", un État qui, plutôt que d'assurer la distribution de prestations sur un mode solidaire, transfère désormais la responsabilité aux individus en exigeant leur engagement et leur participation "active" à leur propre protection sociale. Cette mutation problématique se déploie à travers trois mécanismes contestables : la contractualisation qui, sous couvert d'engagement réciproque, conditionne l'aide publique à la conformité comportementale des bénéficiaires ; la territorialisation qui, tout en prétendant adapter les politiques aux réalités locales, fragmente le principe d'égalité et accentue les disparités territoriales ; et l'individualisation des accompagnements qui, derrière un discours de personnalisation, masque en réalité un désengagement de la puissance

publique et une responsabilisation excessive des individus face à leurs difficultés sociales.

Cette évolution peut être lue, dans une perspective critique, comme un désengagement progressif de la puissance publique et un report de responsabilité sur des individus déjà fragilisés. Mais elle peut aussi, sous certaines conditions, ouvrir des espaces pour des formes d'intervention plus respectueuses de l'autonomie des personnes, plus attentives à leurs capacités et à leurs aspirations singulières, moins infantilisantes ou normalisatrices que certaines approches traditionnelles.

Vers un pouvoir d'agir renouvelé

L'enjeu fondamental devient alors de développer ce qu'Yves Clot, dans ses travaux sur la clinique de l'activité, nomme le "pouvoir d'agir" (2008) – cette capacité à avoir prise sur sa situation et son environnement, à faire œuvre de sa vie. Dans *Le travail à cœur* (2015/2010), Clot développe une critique incisive de l'approche dominante des risques psychosociaux qui se contente trop souvent de gérer les symptômes sans interroger l'organisation même du travail qui les produit. Il montre que le mal-être professionnel résulte souvent de ce qu'il nomme le "travail empêché" : l'impossibilité douloureuse de réaliser un travail de qualité conforme aux valeurs profondes du métier.

Ce témoignage, recueilli lors des échanges réflexifs au sein de Reliance, illustre cette quête d'un travail qui garde son sens malgré les contraintes : « Concernant mon atelier "déchargement [émotionnel]" [...] Ce qui est le plus travaillé, c'est l'objectif le plus souvent atteint : le fait que le jeune puisse sortir de l'école, lui permettre de discuter avec un adulte de façon individuelle. Il est ainsi valorisé. [...] C'est également un espace de transition entre le "ça ne va plus" et le "on va vers quelque chose de mieux". » (Muyschondt et coll., 2024, p. 60) *A contrario*, l'analyse de Clot entre en résonance profonde avec l'expérience vécue par de nombreux intervenants sociaux et intervenantes sociales, confronté·e·s quotidiennement à des organisations et des procédures limitant leur capacité à développer des relations véritablement significatives avec les personnes accompagnées.

Face à ce constat, Clot propose des voies fécondes : restaurer les "controverses professionnelles" sur les critères du travail

bien fait, réhabiliter le métier comme dépositaire d'une histoire collective, développer le "pouvoir d'agir" des collectifs de travail face aux organisations qui l'entravent. Sa thèse centrale, d'une lumineuse simplicité, est que la souffrance naît moins de l'excès d'activité que de l'activité contrariée, empêchée ou privée de sens – de tout ce qui fait obstacle au déploiement du métier.

L'expérience vécue au sein de l'A.M.O. Reliance témoigne de cette recherche patiente d'un "pouvoir d'agir" renouvelé, tant pour les jeunes accompagné·e·s dans leur singularité que pour les professionnel·le·s engagé·e·s à leurs côtés. La démarche de recherche participative initiée par l'équipe a permis de réinterroger en profondeur le sens des pratiques, de développer de nouvelles approches, de transformer les modalités mêmes de l'intervention. Cette démarche réflexive apparaît comme un antidote précieux à l'épuisement professionnel et à la perte de sens menaçant parfois les métiers de la relation, en permettant aux intervenant·e·s de redevenir pleinement sujets de leur pratique plutôt que simples exécutant·e·s de procédures définies ailleurs et par d'autres.

L'attention au pouvoir d'agir de Clot rejoint les réflexions de Christophe Dejours sur la souffrance et le plaisir au travail. Dans *Le choix : souffrir au travail n'est pas une fatalité* (2015), Dejours analyse minutieusement comment la reconnaissance, à travers le double jugement d'utilité (porté par la hiérarchie) et de beauté (porté par les pairs), permet de donner sens à la souffrance inhérente à tout travail confronté à la résistance des situations réelles. Cette reconnaissance, lorsqu'elle advient, permet ce que Dejours nomme la "sublimation", c'est-à-dire la métamorphose de la souffrance en plaisir, notamment à travers le déploiement de ce qu'il appelle l'"intelligence rusée" – cette capacité à inventer des solutions créatives face aux obstacles que la vie réelle ne manque jamais d'opposer au travail prescrit et aux procédures formalisées.

Ces analyses convergent vers un constat : le travail social contemporain se trouve à un carrefour décisif. Entre les héritages d'une tradition militante et les contraintes d'un nouveau contexte gestionnaire, entre la reconnaissance des déterminismes structurels et la nécessité de préserver des espaces d'autonomie, s'ouvre un champ de tensions créatrices. Mais comment ces forces contraires peuvent-elles devenir le moteur de pratiques

renouvelées ? Comment transformer les contraintes en opportunités d'innovation ?

Pour explorer ces enjeux plus avant, changeons maintenant de rythme et de regard.

6. Respirations : habiter la temporalité autrement

Notre époque suffoque sous le poids de sa propre précipitation.

Respirer est devenu un acte de résistance. Inspirer. Expirer. S'approprier la durée. Dans le tumulte des jours qui s'enchaînent et se ressemblent, ces gestes élémentaires acquièrent une dimension presque subversive.

Le rythme s'intensifie – Hartmut Rosa l'a saisi avec précision. Trois mouvements simultanés nous emportent dans leur tourbillon : l'emballement technique, qui condense les distances et comprime les périodes ; la hâte des changements sociaux, qui fragilise institutions, normes et connexions ; l'intensification du rythme de vie, qui sature nos journées jusqu'à l'étouffement. Dans cette triple compression, nos existences se fragmentent. Nous devenons, selon les mots de Rosa, aliénés – de l'espace, des choses, des actions, de la chronologie, de nous-mêmes, des autres. Nous glissons à la surface des êtres et des réalités, incapables de créer ces relations significatives donnant substance à nos vies.

L'action sociale se trouve à l'épicentre de cette tempête temporelle. Comment offrir un soutien quand tout s'emballe ? Comment être véritablement présent·e quand chaque minute doit être rentabilisée, justifiée, optimisée ? Les praticien·ne·s sociaux·ales deviennent jongleur·euse·s – "dossiers", "procédures", "urgences", "statistiques", "évaluations". Les personnes accompagnées deviennent "parcours", "objectifs", "cases à cocher". Entre les deux, l'instant de la rencontre s'amenuise jusqu'à parfois disparaître complètement.

Cette pression temporelle se manifeste concrètement dans les institutions. En effet, les structures d'accueil et de guidance affrontent une demande croissante avec des moyens qui stagnent ou diminuent. Cette équation impossible se résout par une densification du travail, une accélération des processus, une standardisation des réponses. La relation d'aide, qui suppose une temporalité dilatée, une présence attentive, une élaboration patiente, se voit bridée, contrainte, parfois même empêchée.

Cette compression chronologique affecte doublement. Les personnes accompagnées voient leurs parcours soumis à des injonctions d'efficacité qui méconnaissent leur rythme singulier, leurs besoins spécifiques, leurs possibilités réelles. Les professionnel-le-s éprouvent une difficulté grandissante à préserver la qualité des échanges conférant sens à leur métier, enserrés dans des contraintes administratives et gestionnaires qui fragmentent leur emploi du temps et dispersent leur attention.

Des corps s'épuisent, des âmes se vident. Cette réalité se traduit par un phénomène désormais bien documenté. Le *burn-out* n'est pas une faiblesse individuelle, une faille personnelle – Christina Maslach et Michael P. Leiter (2011) l'ont compris et démontré. C'est le symptôme d'un système consommant ses propres artisan-e-s. Ils identifient six facteurs organisationnels, telles six lames acérées, découpant lentement le lien entre le-la travailleur-euse et son œuvre : la surcharge submergeant l'individu, le manque d'autonomie menant à l'aliénation, l'insuffisance de reconnaissance rendant invisible, la rupture du maillage communautaire conduisant à l'isolement, les conflits de valeurs déchirant l'intégrité, et le sentiment d'injustice provoquant la révolte.

Dans les services sociaux, ces lames tranchent plus vivement encore que dans d'autres secteurs professionnels. Les taux préoccupants d'épuisement professionnel, de *turn-over*, d'absentéisme témoignent d'une tension devenue insoutenable entre les exigences du métier et les conditions de son exercice. Comment cultiver la relation quand on n'a plus la possibilité de la construire ? Comment épauler l'autre quand on peine à se tenir soi-même ? Face à ce constat alarmant, des résistances émergent néanmoins.

À l'A.M.O. Reliance, une redécouverte s'opère : celle du moment non-optimisé, de la durée qui se déploie selon sa logique propre, du flux qui respire. Les rues deviennent espaces de déambulation sans destination précise, où l'attention se porte aux rencontres fortuites. Les silences s'installant dans les conversations trouvent leur place, créant ces espaces où l'essentiel peut surgir. Des activités simples émergent, n'ayant d'autre but que d'être ensemble, corps présents dans un même espace, consciences en éveil. Comme l'explique un travailleur social de l'A.M.O. : « le travail de rue permet d'observer l'environnement des jeunes, ce qui est primordial, d'autant plus si on veut faire un partenariat avec les personnes tout le temps en contact avec eux. [...] Ce qui

est important c'est de leur montrer que quelqu'un s'intéresse à eux. [...] Le travailleur doit proposer des activités relativement simples, permettant d'être dans l'interaction, et qui se basent sur les envies des jeunes. »

L'expérience de l'A.M.O. Reliance n'est pas isolée mais émerge comme un souffle nouveau dans un système essoufflé. Dans cette démarche où le temps retrouve son ampleur naturelle, plusieurs mouvements se dessinent, semblables aux phases d'une respiration profonde.

L'inspiration vient du corps lui-même, de ce lien au vivant et à la nature dans l'accompagnement des jeunes. Elle appelle une cadence qui s'accorde aux battements intérieurs, aux cycles des saisons, aux flux et reflux de l'énergie vitale.

Dans cet espace dilaté, les activités en groupe deviennent des moments de suspension, où la confiance s'enracine lentement, où les relations se tissent fil à fil, où les apprentissages s'imprègnent dans les êtres, sans hâte ni contrainte.

Et le travail de rue, lui, devient une expiration libératrice, un abandon aux possibles de la rencontre, aux méandres de l'imprévu, à la grâce de l'instant non calculé. L'incertitude n'y est plus menace mais terrain fertile où peut s'épanouir l'authentique.

Ces îlots de décélération ne sont pas des refuges nostalgiques, des retours vers un passé idéalisé. Ils émergent comme des laboratoires vivants où palpite cette "résonance" chère à Rosa – cette qualité précieuse de relation où l'être vibre en harmonie avec ce qui l'entoure. Dans cette temporalité retrouvée, chacun transforme et se laisse transformer, entre en connexion vivante avec le monde, avec les autres, avec soi-même, bien au-delà de la simple maîtrise ou consommation des instants.

Cette résonance trouve un écho dans la sagesse du vivant qu'évoque le biologiste Olivier Hamant. La nature, dans son infinie intelligence, ne cherche pas la perfection mécanique, la prédictibilité absolue. Elle embrasse au contraire le désordre partiel, cultive l'imprévisibilité locale, célèbre la variation comme conditions mêmes de sa résilience. Sa force ne réside pas dans l'optimisation de chaque processus, mais dans sa capacité à accueillir les variations, à intégrer les erreurs, à s'accorder des pauses, à emprunter des détours, à s'aventurer dans des explorations sans destination immédiate – respiration profonde d'un monde qui se régénère dans ses propres fluctuations.

Transposée au travail socioéducatif, cette sagesse du vivant nous invite à un renversement de regard sur nos critères d'évaluation. Qu'est-ce qui fait la valeur véritable d'un parcours d'accompagnement ? Sa brièveté, comme si le temps était un luxe à économiser ? Son coût modique, comme si la rencontre humaine pouvait se réduire à un calcul comptable ? Son efficacité apparente et immédiate ? Ou bien sa capacité à semer patiemment des graines dont l'éclosion suivra le rythme des saisons, à tisser ces liens significatifs qui transforment silencieusement les êtres, à ouvrir ces horizons d'émancipation qui continueront de se déployer bien après que l'intervention formelle aura pris fin ?

Cette méditation sur le temps nous conduit, plus profondément encore, à réinterroger l'essence même de la pratique d'accompagnement. Qu'est-ce qu'épauler un être, dans son mystère et sa complexité ? Est-ce seulement appliquer des techniques éprouvées pour résoudre des problèmes identifiés, dans une course effrénée vers l'efficience ? Ou est-ce créer ces clairières temporelles où l'autre peut enfin apparaître dans sa singularité irréductible, où la rencontre devient possible dans sa dimension la plus authentique, où le sens peut surgir dans les silences mêmes de l'échange ?

La dimension réflexive inhérente au travail social appelle ces moments suspendus, dédiés à l'analyse des pratiques, à l'élaboration collective, à cette prise de recul féconde face aux situations complexes. Ces respirations ne sont pas un luxe superflu que l'on sacrifierait sur l'autel de la productivité. Elles constituent le cœur battant d'une pratique éthique, le socle vivant d'une démarche véritablement humaine.

Habiter autrement la temporalité dans la médiation sociale, c'est préserver ces instants précieux où la relation peut s'épanouir au-delà des catégories administratives, des objectifs préfabriqués, des protocoles standardisés. C'est cultiver ces espaces où chaque personne est reconnue dans sa singularité, sa profondeur, son devenir imprévisible. C'est honorer cette présence attentive qui constitue peut-être l'acte le plus fondamentalement politique dans un monde voué à l'accélération perpétuelle et à la fragmentation des existences.

Cette posture n'est pas une fuite hors du réel, mais une manière plus essentielle d'y être présent·e. Elle n'est pas un refus des résultats, mais une redéfinition profonde de ce qui fait la valeur authentique d'une démarche de soutien. Elle n'est pas

capitulation face aux contraintes, mais invention créatrice de possibles insoupçonnés.

C'est dans ce rythme fondamental que réside peut-être notre ancrage. Respirer, ensemble. Inspirer. Expirer.

Et dans ce simple rythme, retrouver la possibilité d'être pleinement présent·e·s les un·e·s aux autres, véritablement engagé·e·s dans ce qui donne sens à la pratique d'aide : la rencontre, l'attachement, la reconnaissance mutuelle, l'ouverture d'horizons émancipateurs.

7. Conclusion : une "reliance"

Au fil de notre cheminement à travers ces courants invisibles, une constellation s'est dessinée sous nos pas – non pas une méthode à appliquer, non pas un modèle à reproduire, mais une manière d'habiter le monde que nous pourrions nommer une "éthique de la reliance". Celle-ci ne surgit pas comme une révélation soudaine, mais se révèle dans les lisières du quotidien de l'intervention sociale, là où quelque chose d'essentiel se joue, souvent à bas bruit.

La reliance, cette notion introduite en français par le sociologue Roger Clausse³ et que le psychosociologue Marcel Bolle De Bal (1996) a patiemment ciselée, ensuite reprise et enrichie par Edgar Morin dans sa pensée complexe, nous invite à percevoir ce qui relie alors même que notre monde célèbre la déliaison. Cette reliance n'est pas un simple état, mais un mouvement, une action qui tisse et retisse sans cesse ce qui tend à se défaire. Elle résonne profondément avec l'éthique du *care* chez Joan Tronto et l'éthique de la considération chez Corine Pelluchon, comme trois mélodies différentes qui, entrelacées, composeraient une même musique.

Par éthique, nous entendons ici bien plus qu'un ensemble de règles morales à suivre. Il s'agit d'une orientation fondamentale qui guide notre manière d'être-au-monde et avec autrui, un horizon normatif qui éclaire nos choix et nos actions. Ce qui fait de la reliance une éthique à proprement parler, c'est qu'elle propose des valeurs cardinales – reconnaissance mutuelle, considération de la vulnérabilité, attention à la complexité – et qu'elle dessine un certain rapport à l'altérité. Cette éthique ne prescrit pas des comportements figés, mais cultive une posture relationnelle, une manière d'habiter l'entre-deux de la rencontre humaine.

Elle se distingue des autres approches éthiques tout en les complétant : là où l'éthique du *care* met l'accent sur l'attention et le soin à l'autre, là où l'éthique de la considération souligne l'importance de reconnaître la dignité de chaque existence, l'éthique de la reliance se concentre sur ce qui tisse et maintient les liens malgré les forces de déliaison à l'œuvre dans notre modernité.

3 Roger CLAUSSE, *Les Nouvelles*, Bruxelles, Editions de l'Institut de Sociologie, 1963.

Elle n'est pas une simple synthèse de ces approches, mais une proposition originale née de l'observation des pratiques d'intervention sociale contemporaines.

Dans cette partition, la vulnérabilité n'est plus cette fêlure honteuse qu'il faudrait masquer ou colmater à tout prix. Elle devient le lieu même où l'humain se révèle dans sa vérité la plus nue. Troublante inversion des perspectives : ce n'est plus la puissance qui fonde la rencontre, mais cette fragilité partagée qui fait tomber les masques et les rôles, dessinant un espace où la relation peut advenir dans sa nudité première. L'intervenant-e social-e n'est plus celui ou celle qui s'avance, solide, pour secourir l'autre fragilisé-e, mais celui ou celle qui reconnaît sa propre précarité et, dans ce geste même, ouvre la possibilité d'une authentique rencontre.

Cette éthique redonne au corps sa place centrale, trop longtemps confisquée par le primat du verbe et de la raison abstraite. Nos corps ne sont pas les véhicules accessoires d'esprits désincarnés, mais la chair même de notre présence au monde. La posture qui s'ajuste imperceptiblement chez une jeune fille en rupture lorsqu'elle trouve enfin les mots justes dans un atelier d'écriture, l'échange de regards complices entre deux jeunes pendant une activité collective où se tisse une confiance nouvelle, le silence habité qui s'installe entre un éducateur et un adolescent au détour d'une conversation apparemment anodine – ces événements du corps ne sont pas les ornements dispensables de l'intervention sociale, mais peut-être bien sa force animatrice.

L'approche que nous esquissons ici embrasse la complexité, non comme un fardeau théorique, mais comme une fidélité au réel. Elle accueille les contradictions sans chercher à les résoudre prématurément, perçoit les résonances entre des niveaux d'existence apparemment séparés, devine les connexions invisibles entre l'intime et le social, entre le psychique et le politique. Dans cette perspective, la complexité n'est plus un obstacle à la clarté de l'action, mais la condition même de sa justesse.

Le temps y retrouve une respiration que notre époque lui refuse obstinément. Face à l'accélération comprimant l'existence en une suite d'urgences juxtaposées, l'éthique de la reliance cultive la patience – non comme résignation, mais comme attention à ce qui germe, à ce qui mûrit, à ce qui se transforme selon des temporalités échappant à la mesure linéaire. Certaines métamor-

phoses essentielles, certaines guérisons profondes, certaines reconstructions durables ne peuvent advenir que dans ces "oasis de décélération" où le temps retrouve son épaisseur et sa générosité.

Entre les déterminismes qui nous façonnent et les possibles qui nous appellent, se tient la ligne fragile de notre liberté. L'éthique de la reliance ne cède ni à l'illusion d'une toute-puissance coupée des conditions réelles d'existence, ni au fatalisme qui absolutise les contraintes. Elle cherche plutôt les failles dans le mur des déterminismes, les brèches où un geste, une parole, une présence peuvent ouvrir un passage vers un ailleurs improbable. Elle développe ces "possibles latéraux" qui, sans fracasser les structures établies, les érodent patiemment et y creusent de nouveaux passages.

Cette approche transforme également notre rapport au savoir. Elle n'oppose plus savoir théorique et savoir d'expérience, mais les invite à une conversation infinie où chacun enrichit l'autre. Elle valorise ces formes de connaissance qui s'élaborent dans les marges, ces intelligences pratiques qui se forgent dans la confrontation quotidienne aux situations limites, ces savoirs incorporés qui ne se disent pas toujours, mais se vivent et se transmettent dans ce qui est partagé.

L'éthique de la reliance pourrait alors être cette boussole intime qui nous oriente dans la complexité sans la réduire, nous aidant à discerner l'essentiel dans la profusion des sollicitations et des urgences. Non pas un code moral prescrivant des comportements, mais une orientation fondamentale de l'être-avec-autrui, une manière d'habiter la relation honorant à la fois sa fragilité et sa puissance transformatrice.

Si nous parlons d'une éthique de la reliance et non simplement de pratiques de reliance, c'est qu'elle engage une responsabilité profonde : celle de reconnaître et d'honorer les liens qui nous constituent, de prendre soin de ce qui nous relie à nous-mêmes, aux autres, au monde. Cette responsabilité se déploie à plusieurs niveaux : dans la relation interpersonnelle où l'intervenant·e s'engage avec sa propre vulnérabilité ; dans la dimension institutionnelle où les structures doivent incarner cette éthique dans leurs dispositifs et leur organisation ; et dans la sphère politique plus large où se joue la question du vivre-ensemble dans un monde fragmenté.

Dans un monde où tremblent les fondements mêmes de nos certitudes – crise écologique, fragmentation sociale, précarisation des existences, délitement des institutions démocratiques – cette éthique n’est pas un luxe théorique, mais peut-être bien une nécessité vitale. Elle nous offre des ressources pour réinventer nos manières de faire société, d’accompagner les plus vulnérables, de créer du commun là où s’érigent des murs.

Le témoignage d’A., 19 ans, nous rappelle que ces considérations ne sont pas abstraites mais s’incarnent dans l’expérience vécue : « Je me suis alors retrouvé à 19 ans sans réel domicile fixe, face à quelqu’un qui m’a parlé de l’A.M.O. Reliance. [...] L’A.M.O. a été pour moi un renouveau, un endroit que j’ai pu considérer comme chez moi après des années sans avoir connu ce sentiment. [...] Je me suis retrouvé enrichi par les liens que j’ai pu tisser là-bas, j’ai rencontré beaucoup de personnes humaines et bienveillantes. » (Muyshondt et coll., 2024, pp. 79-80)

Dans ces quelques mots se dessine l’essence même de cette éthique : non pas seulement loger un corps, mais accueillir une existence ; non pas seulement offrir un service, mais tisser des liens ; non pas seulement répondre à des besoins, mais reconnaître une personne dans sa singularité irréductible.

Face aux dilemmes concrets jalonnant le quotidien de l’intervention sociale – entre protection et autonomie, entre respect des procédures et adaptation aux situations singulières, entre contraintes institutionnelles et besoins des personnes – l’éthique de la reliance offre non pas des solutions toutes faites, mais une orientation. Elle invite à se demander systématiquement : cette décision, cette action, cette posture renforce-t-elle ou affaiblit-elle les liens significatifs permettant à chacun·e de trouver sa place ? Elle nous encourage à privilégier, dans le doute, ce qui tisse plutôt que ce qui sépare, ce qui relie plutôt que ce qui isole.

L’éthique de la reliance nous invite ainsi à une métamorphose où nos vulnérabilités partagées, loin d’être des obstacles à surmonter, deviennent le terreau fertile d’où peut émerger une puissance d’agir collective ; où nos singularités, loin d’être des séparations, constituent un bien commun à cultiver ; où l’incertitude elle-même, loin d’être une menace, devient l’espace où peut s’inventer ce qui n’a jamais été.

Ce qui se joue dans les courants invisibles de l’intervention sociale contemporaine touche peut-être à l’essentiel : cultiver cette

qualité de lien et de présence qui, traversant les rôles, les statuts et les asymétries, fait advenir une reconnaissance mutuelle dans notre commune humanité. C'est dans cette reconnaissance que l'intervention sociale révèle sa dimension profondément politique – non comme technique de gestion des populations fragiles, mais comme pratique quotidienne d'émancipation qui, modestement mais obstinément, contribue à l'émergence d'un monde où chaque existence singulière puisse trouver sa place et son éclat propre.

La transformation sociale la plus profonde commence peut-être là où on l'attend le moins : dans cet espace relationnel où, ensemble, nous apprenons à habiter autrement notre vulnérabilité partagée et à y découvrir, étonné·e·s, qu'elle n'est pas abîme, mais source vive.

8. Bibliographie commentée

Note sur l'organisation de cette bibliographie

Les références qui suivent sont organisées par grands axes thématiques plutôt que par ordre alphabétique traditionnel. Ce choix reflète la structure conceptuelle du livret et vise à faciliter l'exploration des différentes dimensions qui traversent l'intervention sociale contemporaine. Pour chaque référence, un bref commentaire met en lumière sa contribution spécifique et son articulation avec notre réflexion.

Les dates présentées sous la forme « (2018/2009) » indiquent respectivement l'année de l'édition consultée et celle de la publication originale, particulièrement pertinent pour les ouvrages traduits. Cette approche permet de situer les textes dans leur contexte historique tout en reconnaissant l'accessibilité des éditions récentes.

Cette bibliographie ne prétend pas à l'exhaustivité, mais propose plutôt un archipel de ressources permettant d'approfondir les courants invisibles explorés dans cette publication. Elle constitue une invitation à poursuivre la réflexion et à tisser de nouveaux liens entre ces différentes perspectives.

Vulnérabilité, care et conscience de la finitude

- **Butler Judith, (2005/1990), *Trouble dans le Genre : pour un féminisme de la subversion (Gender Trouble)*, Paris, La Découverte.**

Analyse critique des catégories de genre et de la construction sociale des identités. Propose une approche performative du genre et questionne les normes culturelles qui régissent la vulnérabilité.

- **Cyrulnik Boris, Jorland Gérard, (2012), *Résilience, connaissances de base*, Paris, Odile Jacob.**

Présente les fondements théoriques de la résilience comme capacité à se développer malgré l'adversité. Expose les mécanismes psychologiques et sociaux permettant de surmonter les traumatismes.

- **Dufourmantelle Anne, (2014/2011), *Éloge du risque*, Paris, Payot & Rivages.**

Réflexion philosophique sur la nécessité du risque et la valeur de la vulnérabilité dans une société dominée par le principe de précaution. Explore comment la prise de risque peut être source de création et comment les situations de vulnérabilité peuvent générer des forces insoupçonnées.

- **Dufourmantelle Anne, (2022/2013), *Puissance de la douceur*, Paris, Payot & Rivages.**

Analyse la douceur non comme faiblesse mais comme force de transformation dans les relations humaines. Propose une réhabilitation de cette qualité souvent dévalorisée dans nos sociétés contemporaines.

- **Fleury Cynthia, (2019), *Le soin est un humanisme*, Collection Tracts (n°6), Paris, Gallimard.**

Défend une vision du soin comme pratique humaniste fondamentale. Propose une éthique de l'attention à l'autre articulant vulnérabilité et puissance d'agir.

- **Jankélévitch Vladimir, (2017/1977), *La Mort*, Paris, Flammarion.**

Examine la mort comme phénomène fondamental révélant notre finitude. Analyse l'impact de la conscience de la mort sur notre existence et notre rapport au temps et à autrui.

- **Marin Claire, (2014), *La Maladie, catastrophe intime*, Paris, PUF.**

Explore la maladie comme expérience de rupture bouleversant l'identité et le rapport au monde. Analyse comment la maladie révèle notre vulnérabilité fondamentale et transforme notre perception.

- **Pelluchon Corine, (2018), *Éthique de la considération*, Paris, Seuil.**

Développe une éthique fondée sur la considération comme attention particulière à la vulnérabilité d'autrui et du vivant. Propose un renouvellement éthique face aux défis contemporains.

- **Tronto Joan, (2009/1993), *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, La Découverte.**

Ouvrage fondateur qui redéfinit le *care* comme pratique sociale et politique au-delà d'une simple éthique. Tronto montre comment la vulnérabilité est constitutive de la condition humaine et plaide pour sa valorisation politique.

- **Fisher Berenice, Tronto Joan, (1990), *Towards a Feminist Theory of Care*, dans ABEL Emily, Nelson Margaret (dir.), (1990), *Circles of Care*, Albany, SUNY Press, pp. 36-54.**

Proposent dans ce chapitre une définition du *care* comme pratique sociale plutôt que disposition morale, articulée autour de quatre phases (se soucier de, prendre en charge, prendre soin, recevoir le soin), posant ainsi les fondements d'une approche féministe qui analyse le *care* dans ses dimensions politiques et structurelles.

Corps, sensibilité et relation au vivant

- **Beiger François, (2021/2008), *L'enfant et la médiation animale*, Paris, Dunod.**

Présente la zoothérapie comme approche complémentaire pour enfants en difficulté. L'animal facilite communication et expression émotionnelle, offrant des bénéfices thérapeutiques significatifs.

- **Le Breton David, (2011), *Éclats de voix : Une anthropologie des voix*, Paris, Métailié.**

Explore la voix comme phénomène corporel et social révélant identité et état émotionnel. Offre une grille de lecture pour comprendre les formes d'expression non-verbale.

- **Louv Richard, (2020/2005), *Une enfance en liberté : Protégeons nos enfants du syndrome de manque de nature (Last Child in the Woods)*, Paris, Leduc S.**

Propose le concept de "syndrome de manque de nature" décrivant les conséquences du décrochage des enfants avec l'environnement naturel. Plaide pour une reconnexion régulière avec la nature.

- **Merleau-Ponty Maurice, (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.**

Présente une philosophie centrée sur le corps vécu comme 'véhicule de l'être au monde". Développe une critique du dualisme cartésien et montre comment notre rapport au monde est d'abord corporel, à travers notre façon d'habiter l'espace et le temps.

- **Morizot Baptiste, (2020), *Manières d'être vivant, Enquêtes sur la vie à travers nous*, Arles, Actes Sud.**

Propose une approche philosophique des relations entre humains et non-humains, fondée sur l'attention aux "manières d'être" des différentes formes de vie. Développe une "diplomatie" avec le vivant qui renouvelle notre compréhension de l'écologie.

- **Shusterman Richard, (2007), *Conscience du corps : Pour une soma-esthétique*, Paris, L'éclat.**

Développe le concept de "soma-esthétique" explorant l'expérience corporelle. Propose la réhabilitation du corps comme source de connaissance contre la tradition philosophique occidentale le négligeant.

- **Terrasson François (2007/1991), *La peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature*. Paris, Sang de la terre.**

Analyse les racines psychologiques profondes de notre rapport problématique à la nature, révélant comment nos peurs inconscientes contribuent à la destruction environnementale et proposant une nouvelle approche de notre relation au monde naturel.

Pensée complexe et transformation écologique

- **Bolle De Bal Marcel (éd.), (1996), *Voyages au cœur des sciences humaines. De la Reliance. Tome 1 : Reliance et théories. Tome 2 : Reliance et pratiques*, Paris, L'Harmattan.**

Explorent en profondeur le concept de "reliance" à travers une double approche théorique et pratique, offrant un cadre conceptuel essentiel pour comprendre les dynamiques de lien social dans nos sociétés caractérisées par la déliance.

- **Bolle De Bal Marcel, (2003), *Reliance, déliance, liance : émergence de trois notions sociologiques, Sociétés, 2003/2 (n° 80), pp. 99-131.***

Article clé présentant le concept de "reliance" comme réponse à la "déliance" (rupture des liens) caractéristique de nos sociétés. Propose une typologie des formes de reliance (sociale, psychologique, cognitive) particulièrement pertinente pour l'intervention sociale.

- **Hamant Olivier, (2022), *La troisième voie du vivant*, Paris, Odile Jacob.**

Propose une réflexion interdisciplinaire sur les leçons du vivant pour nos organisations sociales. Critique tant le contrôle rigide que le laisser-faire, présentant une "troisième voie" basée sur l'adaptabilité et la résilience.

- **Illich Ivan, (2003/1973), *La convivialité*, Paris, Seuil.**

Critique la domination des outils industriels devenant contre-productifs et aliénants. Propose une société "conviviale" où les outils servent l'autonomie des personnes et des communautés.

- **Latour Bruno, (2017), *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, Paris, La Découverte.**

Analyse la crise climatique comme crise de notre rapport au monde. Propose de "redécouvrir le terrestre" comme nouvelle orientation politique, dépassant l'opposition entre progressisme désincarné et repli identitaire.

- **Morin Edgar, (2014/1990), *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Seuil.**

Propose une alternative à la pensée simplificatrice en développant une approche intégrant la complexité du réel. Critique le réductionnisme et plaide pour une connaissance multidimensionnelle.

- **Servigne Pablo & Stevens Raphaël, (2015), *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil.**

Présente la "collapsologie" comme étude transdisciplinaire de l'effondrement possible de notre civilisation industrielle. Examine les vulnérabilités systémiques de notre monde globalisé.

Mutations sociales et transformations institutionnelles

- **Autès Michel, (2013/1999), *Les paradoxes du travail social*, Paris, Dunod.**

Examine les tensions constitutives du travail social : aide/contrôle, émancipation/normalisation, proximité/distance. Propose de repenser le travail social comme pratique politique de médiation sociale.

- **Castel Robert, (1995), *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard.**

Retrace l'évolution historique du salariat et des protections sociales. Montre comment la crise de la société salariale produit nouvelles vulnérabilités et "désaffiliations".

- **Chauvière Michel, (2010), *Trop de gestion tue le social. Essai sur une discrète chalandisation*, Paris, La Découverte.**

Critique la "chalandisation" du secteur social sous l'influence des logiques marchandes. Analyse le passage d'une légitimité fondée sur des valeurs militantes à des critères de performance.

- **Dubet François, (2002), *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil.**

Analyse la désinstitutionnalisation affectant les structures traditionnelles de socialisation. Décrit l'effritement du "programme institutionnel" transformant valeurs universelles en actions concrètes.

- **Jorland Gérard, (2010), *Une société à soigner : Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, Paris, Gallimard.**

Retrace l'histoire de l'hygiénisme et des politiques de santé publique en France, montrant les liens entre préoccupations sanitaires et transformations sociales. Éclaire les racines historiques de nos approches contemporaines du soin collectif.

- **Vrancken Didier, (2010), *Le Nouvel Ordre protectionnel. De la protection sociale à la sollicitude publique*, Coll. Situations et critiques, Lyon, Parangon.**

Analyse l'émergence d'un nouveau modèle de protection sociale caractérisé par le passage d'une logique assurantielle collective à une logique d'activation individuelle. Examine les transformations de l'État social contemporain.

Temporalités, travail et souffrance professionnelle

- **Clot Yves, (2008), *Travail et pouvoir d'agir*, Paris, PUF.**

Développe le concept de "pouvoir d'agir" comme capacité à transformer les situations de travail. Propose une approche clinique de l'activité qui place la qualité du travail au centre de l'analyse.

- **Clot Yves, (2015/2010), *Le travail à cœur. Pour en finir avec les risques psychosociaux*, Paris, La Découverte.**

Critique l'approche dominante des risques psychosociaux traitant les symptômes plutôt que les causes. Défend une clinique du travail interrogeant sens et qualité du travail, le mal-être résultant du "travail empêché".

- **Dejours Christophe, (2015), *Le choix : souffrir au travail n'est pas une fatalité*, Paris, Bayard.**

Analyse les mécanismes de la souffrance au travail et les possibilités de la transformer par la reconnaissance. Critique les organisations néolibérales détruisant les collectifs et pervertissant l'évaluation.

- **Maslach Christina & Leiter Michael P., (2011), *Burn-out : le syndrome d'épuisement professionnel*, Paris, Les Arènes.**

Présente une recherche pionnière sur le **burn-out**, défini comme érosion de l'engagement caractérisée par épuisement émotionnel, dépersonnalisation et sentiment d'inefficacité. Identifie les facteurs organisationnels de risque.

- **Rosa Hartmut, (2010), *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte.**

Développe une théorie critique de la modernité tardive centrée sur l'accélération sociale. Identifie trois formes d'accélération (technique, changements sociaux, rythme de vie) et analyse leurs conséquences sur notre rapport au monde.

- **Rosa Hartmut, (2018), *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte.**

Propose le concept de "résonance" comme alternative à l'aliénation produite par l'accélération sociale. Explore les conditions d'une relation vivante et transformative au monde, aux autres et à soi-même.

Méthodologie réflexive et recherche participative

- **Barbier René, (1996), *La Recherche-Action*, Paris, Anthropos.**

Présente la recherche-action comme approche articulant théorie et pratique. Développe une conception "existentielle" engageant les chercheur·euse·s dans une transformation personnelle et sociale.

- **de Gaulejac Vincent, (2009), *Qui est "je"?*, Paris, Seuil.**

Explore la construction identitaire entre déterminismes sociaux et autonomie individuelle. Développe une approche clinique articulant sociologie et psychanalyse pour analyser le "roman familial".

- **Muyshondt Marie-Anne, Parthoens Christophe, De Angelis Laura, Koch Julie, (2024), *Reliance, Une recherche participative menée par l'A.M.O. Reliance avec le C.D.G.A.I.*, Seraing, C.D.G.A.I.**

Présente les résultats d'une recherche participative menée avec l'A.M.O. Reliance face aux risques d'épuisement professionnel. Explore comment la relation au corps, à la nature et aux animaux peut constituer une alternative aux approches classiques du travail social.

- **Parthoens Christophe, (2012), *La coordination sociale*, Seraing, C.D.G.A.I.**

Examine les fondements de la coordination sociale dans le secteur non marchand. Analyse comment les intervenant·e·s sociaux·ales collaborent pour répondre aux besoins multiples des bénéficiaires et identifie les facteurs de réussite.

- **Schön Donald, (1994), *Le praticien réflexif. À la recherche du savoir caché dans l'agir professionnel*, Montréal, Logiques.**

Critique le modèle de la rationalité technique et valorise la "réflexion dans l'action". Analyse comment les professionnels mobilisent un savoir tacite dans leurs pratiques quotidiennes.

Intéressé·e par :

- d'autres publications ?
- des ateliers ?
- des formations ?
- des interventions ?
- des accompagnements ?

**Centre de Dynamique
des Groupes et d'Analyse
Institutionnelle ASBL**

→ Parc Scientifique du Sart Tilman
Rue Bois Saint-Jean, 9
B-4102 Seraing
Belgique

www.cdgai.be

+32 (0) 4 366 06 63

info@cdgai.be

Toutes nos publications sont en téléchargement gratuit sur notre site.

Sous la surface du travail social

Au coeur des courants invisibles

Il existe des forces silencieuses qui circulent sous la surface de l'intervention sociale. Comme l'eau qui façonne patiemment le paysage, elles sculptent nos pratiques et transforment notre rapport à l'autre.

Face aux réponses standardisées et à l'urgence permanente, ce livret explore les mutations profondes du travail social contemporain : transformer la vulnérabilité en espace de rencontre, redonner au corps sa place dans l'accompagnement, réinventer la temporalité de la relation.

Nourrie par les recherches participatives du C.D.G.A.I., cette exploration dessine les contours d'une "éthique de la reliance" – une boussole sensible pour naviguer dans la complexité et retrouver, dans les interstices du quotidien, le sens profond de nos engagements.

Marie-Anne Muysshondt nous invite à découvrir ce qui anime réellement nos pratiques – pour tou-te-s celles et ceux qui cherchent le cœur vivant de la relation d'aide.